

Culture



Yassin, vallée heureuse de l'Himalaya. Étude sur les Bourouchos du Yasin (Pakistan septentrional), par Étienne TIFFOU, Paris : Peeters, SELAF 351, Coll. Asie et Monde Insulindien 23, 1995, 201 pages (broché)

Denis Matringe

Volume 17, Number 1-2, 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1084037ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1084037ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (print)

2563-710X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Matringe, D. (1997). Review of [*Yassin, vallée heureuse de l'Himalaya. Étude sur les Bourouchos du Yasin (Pakistan septentrional)*], par Étienne TIFFOU, Paris : Peeters, SELAF 351, Coll. Asie et Monde Insulindien 23, 1995, 201 pages (broché)]. *Culture*, 17(1-2), 123–124. <https://doi.org/10.7202/1084037ar>

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

me pour mettre en place un système d'action mais sans faire référence nécessairement à l'identité locale et à l'expression de cette identité, uniquement en travaillant sur le processus de construction de cette identité, sur les éléments qui fondent la communauté » (p. 235). La réflexion de Chérubini sur le localisme versus la société globale soulève au passage toute la question du régionalisme, ravivant le débat ethnologique autour des échelles d'observation et de l'interprétation des manifestations identitaires.

Cet ouvrage est ambitieux, voire à certains égards audacieux. L'auteur fait preuve d'une assurance qui l'autorise à jouer avec des concepts bien assimilés et intelligemment utilisés. Outre l'intérêt scientifique certain d'un tel ouvrage, il est de surcroît fort bien écrit et vivant ; l'auteur intègre aisément le lecteur dans sa démarche et laisse une place plus qu'honnête aux gens du milieu qui l'ont accueilli.

Références

CLAVAL, P.

1992 *Champ et perspectives de la géographie culturelle, Géographie et cultures* 1 : 7-38.

MAUSS, M.

1950 *Sociologie et anthropologie*, Paris : Presses universitaires de France.

O'KANE, F.

1982 *Gens de la terre, gens du discours. Terrain, méthode et réflexion dans l'étude d'une communauté de montagne et de ses émigrés*, Bâle : Société suisse des traditions populaires.

❖ *Yassin, vallée heureuse de l'Himalaya. Étude sur les Bourouchos du Yasin (Pakistan septentrional)*, par Étienne TIFFOU, Paris : Peeters, SELAF 351, Coll. Asie et Monde Insulindien 23, 1995, 201 pages (broché).

Par Denis Matringe

CEIAS-CNRS

La région qui fut naguère la partie la plus septentrionale de l'Inde britannique se trouve aujourd'hui au Pakistan. Elle est frontalière de l'Inde, de la Chine et de l'Afghanistan, dont l'étroite bande montagneuse du Wakhan la sépare du Tadjikistan. Dans deux hautes vallées nord-sud de cette région, celles de Yasin à l'ouest et de Hunza à l'est, vivent des populations parlant une langue qu'on ne rattache génétiquement à

aucun idiome connu : le bourouchaski. Jusqu'à la fin des années 1970, ces vallées sont restées d'un accès très malaisé, impossible pendant les longs mois d'hiver, les Bourouchos qui les habitent connaissant des conditions d'existence particulièrement difficiles. Mais en 1978 a été ouverte la Karakoram Highway qui relie le Pakistan à la Chine et qui a introduit de grands changements économiques et sociaux dans toute la partie montagneuse de son tracé. En pays bouroucho, Hunza a ainsi connu un développement considérable, tandis que Yasin, très à l'écart de la route, a bien peu changé depuis. C'est à cette ville et à sa vallée qu'est consacrée la présente monographie.

Celle-ci n'est pas l'œuvre d'un anthropologue, mais de l'un des très rares spécialistes du bourouchaski. Ayant découvert les coutumes, le mode de vie et la mentalité des habitants du Yasin à l'occasion de ses enquêtes de terrain, l'auteur s'est proposé de les faire connaître « en se gardant de développer des points de vue théoriques » (p. 19), pour le profit des linguistes et des ethnologues. Un premier chapitre (« Le site géographique », pp. 21-32) décrit minutieusement l'ancienne vallée glaciaire en U de Yasin, après avoir raconté les dix à quinze heures du périlleux voyage de cent vingt kilomètres qui y conduit, en jeep, à partir de Gilgit. Le deuxième chapitre (pp. 33-43) est consacré à une présentation générale de la population. Le « système des castes » dont il est question aux pages 34-36 renvoie en fait au mode de coexistence des groupes ethniques qui peuplent la vallée. Il est ensuite traité de la santé, de l'éducation, des mentalités, de la moralité et de la famille, avec un bref paragraphe sur le vocabulaire de la parenté (p. 43).

Le chapitre III (pp. 45-65), sur la religion, commence par des considérations historiques. L'auteur rappelle que le bouddhisme s'était implanté dans la vallée, où il aurait supplanté « une religion indo-aryenne » dont celle des Kafirs de l'Hindoukouch et des Kalash peut donner une idée (l'article de référence sur ces questions est G. Fussman, « Pour une problématique nouvelle des religions indiennes anciennes », *Journal Asiatique* 266 [1977] : 21-69). L'islam s'établit de façon stable dans la vallée vers le 14^e siècle, le chiisme duodécimain venant par l'est, le sunnisme par le sud et l'ismaélisme par l'ouest. C'est ce dernier qui s'est imposé le plus largement, et l'auteur en rappelle les grands traits, insistant sur la dévotion des fidèles locaux à l'Agha Khan, perçu comme un bienfaiteur de la vallée. Mais à côté de l'islam subsistent des pratiques chamaniques et de vieilles croyances aux fées et aux démons, à propos desquels l'auteur rapporte des contes locaux. Concernant l'histoire du Yasin (chapitre

IV, pp. 68-85), la linguistique confirme que les Bourouchos sont bien les plus anciens habitants de la région (ouvrage de référence : G. Fussman, *Atlas linguistique des parlers dardes et kafirs*, 2 vol., Paris : École française d'Extrême-Orient, 1972). Mais on a guère de renseignements sur la période antérieure à la fin du 18e siècle. À partir de cette période, chroniques historiques et témoignages de voyageurs et d'officiels britanniques permettent de se faire une idée des lignées dynastiques et des luttes pour le pouvoir régional. Tout cela nous est raconté par le menu, ainsi que les modifications politiques consécutives à l'intégration du territoire de Yasin au Pakistan.

Les chapitres suivants invitent le lecteur à découvrir les divers aspects de la vie quotidienne de la vallée : le cycle des saisons, l'agriculture, la faune, la nourriture et les drogues (chapitre V, pp. 87-97), l'instruction, les divertissements, les fêtes, les cérémonies et le cycle de la vie humaine (chapitre VI, pp. 99-116), les techniques hydrauliques et agricoles, les biens de fabrication, l'artisanat et l'habitat (chapitre VII, pp. 117-148). Dans le dernier chapitre (pp. 149-173), l'auteur en vient à sa spécialité, la langue, et brosse un tableau du bourouchaski de Yasin, après avoir indiqué ce qui le différencie du dialecte de Hunza. Quelques pages sont consacrées à la littérature et aux contes, dont deux sont donnés en transcription phonétique avec mot à mot juxtalinéaire et traduction suivie. Ce chapitre forme désormais l'outil de référence le plus commode sur le bourouchaski de Yasin. La conclusion (pp. 175-177) revient sur les différences entre Yasin, restée à l'écart du développement, et les régions environnantes ; elle insiste sur le courage des Yasinais, qui survivent dans des conditions géographiques et climatiques très difficiles, et sur leur bienveillance.

À l'exception du dernier chapitre, l'ouvrage se lit d'une traite et donne au lecteur l'impression d'avoir fait un séjour à Yasin. Consacré à une région encore épargnée par la brutale irruption de la postmodernité qui bouleverse le Pakistan, il évoque, par le ton et le style, à la fois les récits de voyage du siècle dernier et l'ethnographie coloniale britannique, mais sans la naïveté des premiers ni les préjugés de la seconde.

Le livre comporte deux index (*varia notabilia* et noms propres) et une bibliographie sommairement commentée.

❖ *Open the Social Sciences : Report of the Gulbenkian Commission on the Restructuring of the Social Sciences*, Immanuel WALLERSTEIN et al., Stanford, CA : Stanford University Press, 1996, 105 pages, 10,95\$ US (broché), 37,30\$ US (relié).

Par Gérald Baril

INRS-Culture et Société

Ce livre constitue le rapport d'une commission mise sur pied en 1993, par la Fondation Calouste Gulbenkian de Lisbonne, avec pour mandat d'examiner la situation actuelle des sciences sociales et de proposer des avenues de réorganisation intellectuelle et structurelle. Après avoir montré comment les principales disciplines des sciences sociales se sont mises en place depuis la fin du 18e siècle, les chercheurs réunis sous la direction de Immanuel Wallerstein concluent à la désuétude de la traditionnelle organisation par disciplines et à la nécessité pour les praticiens des études sociales de prendre l'initiative du changement qui s'impose.

La commission rappelle que les sciences sociales, depuis leurs origines jusqu'à 1945, ont partagé le but de la science moderne : la connaissance systématique du monde à travers la recherche d'une vérité non plus révélée mais empiriquement validée. Les sciences sociales ont ainsi pris leurs distances vis-à-vis de la philosophie et se sont plutôt rapprochées des sciences de la nature, reconnues comme sciences étalon. Ce qui n'appartenait ni aux sciences de la nature ni aux sciences sociales fut relégué dans l'univers des humanités (ou des belles-lettres) ou d'une philosophie en quelque sorte « émasculée ».

Les disciplines des sciences sociales furent donc marquées par les mêmes prémisses qui ont fondé la science moderne. Elles ont adopté le modèle newtonien affirmant la symétrie entre le passé et le futur et la possibilité d'atteindre la certitude. Elles ont adhéré à un cartésianisme dualiste opposant nature et humanité, matière et pensée, monde physique et monde symbolique. Le 19e siècle, caractérisé par l'institutionnalisation du savoir et la professionnalisation des scientifiques, a vu ce rapprochement entre les sciences sociales et les sciences de la nature atteindre son apogée. Les penseurs du social les plus influents, tels Auguste Comte et John Stuart Mill, contribuèrent à diffuser largement une vision selon laquelle la science conduit à la découverte de la réalité objective par sa méthode qui permet un regard sur le monde *extérieur au monde*, tandis que la philosophie serait réduite à une activité de cogitation et à la production d'écrits témoignant de ses cogitations.